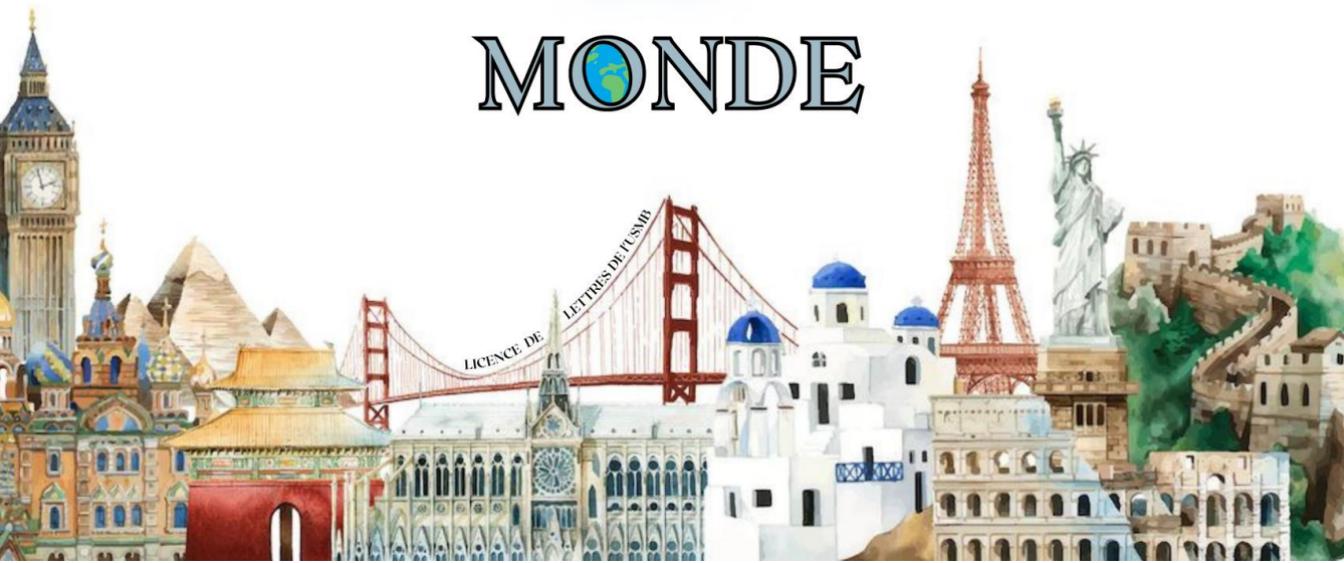


AVEN^URES AU BOUT DU MONDE

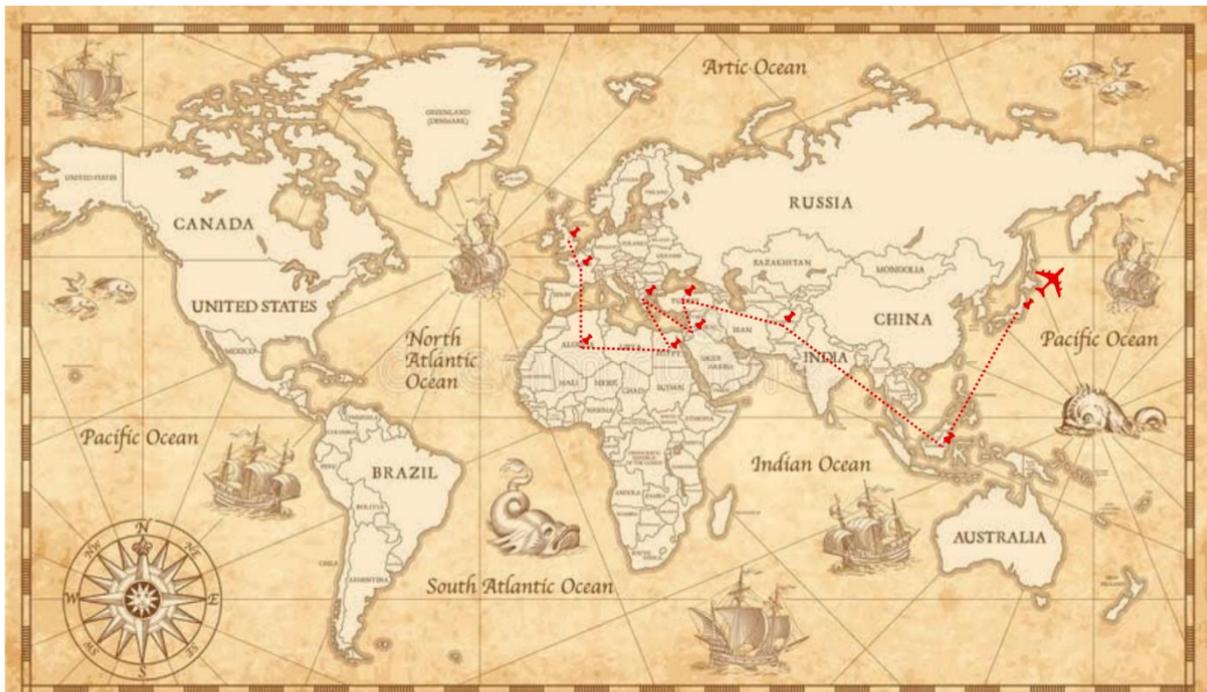


AVENTURES AU BOUT DU MONDE

DIGARD JADE, GRATTEPANCHE IRIS, LETOURNEUR JENNIFER,
VERPY MORGANE

AVENTURES AU BOUT DU MONDE

Textes créés à L'université Savoie Mont Blanc, siège social 27, rue Marcoz - BP 1104 -
73011 Chambéry cedex. Tous droits réservés, 2023.



Sommaire :

Eternelle.....	2
1 ^{er} mai 1923. Paris, 1 ^{er} Arrondissement. Jardin des Tuileries.....	6
Les Djïnns.....	10
Grand pont de pierre.....	16
Depuis les bords du Nil.....	19
Voyage à la craie.....	25
Constantinople entre deux rives.....	29
Bahareh.....	33
« Je plisse mes yeux, le regard fixe sur le paysage. ».....	37
Le Temple.....	41
REMERCIEMENTS.....	44

PREFACE

Nous avons réalisé ce recueil dans le cadre du cours « Pratiques d'écriture ». Durant les deux premières séances nous avons eu la chance de recevoir les conseils de Madame GAUDY Hélène, une écrivaine française, qui a supervisé l'atelier avec la présence de Madame PETY Dominique et Madame GUILLET Anaïs. Le but de ce cours était d'écrire en se reposant sur une photographie, choisie individuellement, sur le site d'Albert Kahn. Le premier jour, nous devions écrire sous forme de liste ce qui émanait de la photo, ce qui était visible et invisible. Ensuite le deuxième jour nous avons ajouté de la fiction à notre écrit, dans l'ambition d'atteindre la forme finale de notre texte réceptif. Le projet étant de créer, par groupe de quatre personnes, un recueil de textes, prêt à être publié.



Eternelle

La mémoire de l'âme est éternelle, si belle et si charnelle. Elle envahit les lieux et leur donne vie, les faisant briller de mille feux. Personne ne le voit, personne ne le sait, c'est un secret. Ici-bas, personne ne l'entend. Alors que pour elle, c'est un perpétuel recommencement. Cette bâtisse placée sous un ciel grisonnant, est la gardienne des âmes depuis près de 900 ans.

C'était un bâtiment un peu ancien, terni d'une couleur fade. Un simple amas de briques rouges, figées dans le temps et qui jamais ne bougent. Juste des briques, des briques avec une âme. Elles renfermaient le souvenir de centaines d'hommes et de femmes. Tous avaient des

rêves, des ambitions, des désirs, des peurs. Que sont-ils aujourd'hui ? Les briques ne le savent pas. Parce que ce ne sont que des briques. Des briques rouges reliées par un ciment solide, couvertes par d'innombrables lierres.



Il y avait de l'herbe, une herbe terne, coupée à ras, droite, qui jamais ne pourra croître. Ce n'était que de l'herbe, un peu abîmée par endroit, pleine de vie ailleurs. Piétinée par des centaines d'hommes et de femmes, grouillant d'insectes à l'allure infecte. Cette herbe avait entendu moult conversations, elle avait été le témoin de

rêves prononcés à haute voix, de conversations entrecoupées par le mâchouillement de sandwiches, achetés pour une livre seulement. Cette herbe avait vu les gens courir, fumer, rire, pleurer. Le font-ils tous encore ? L'herbe ne le savait pas. Après tout, ce n'était qu'une herbe terne, sans vie, tondue tous les dimanches matin par André, le jardinier.

L'entrée était forgée dans des moulures linéaires, droites et fières. Un couloir sombre, à peine visible, rempli d'ombres qui vacillent. Les élèves disparaissaient dans ce couloir, laissant derrière eux un parfum d'excitation, d'empressement et d'angoisse. Ce couloir avalait des cen-

taines d'hommes et de femmes, il leur ouvrait la porte de son cœur, leur offrait des connaissances, du pouvoir. Ont-ils fait bon usage de ce cadeau ? Le couloir ne le savait pas. Après tout ce n'était qu'un couloir sombre, muni d'un panneau d'affichage que presque personne ne lisait.

Voilà qu'un homme court au rythme des tambours, l'écharpe à demi-envolée, le souffle saccadé. Synonyme d'une nouvelle âme, de nouveaux rêves. Le recommencement d'une éternité.

LETOURNEUR Jennifer (Musée Albert Khan | Oxford, Angleterre Partie ouest du Balliol College)



1^{er} mai 1923. Paris, 1^{er} Arrondissement. Jardin des Tuileries.

Le printemps est officiellement arrivé depuis quelques jours et la vie reprend son cours. On peut entendre les oiseaux chanter et inlassablement pépier en étant perchés au plus haut des arbres. Si on lève la tête vers le ciel, on peut apercevoir les migrants revenir pour profiter comme nous de la chaleur estivale. Les arbres arborent eux aussi de belles couleurs : leurs bourgeons sont devenus fleurs et leurs branches sont secouées par la brise printanière.

Les quelques parcelles de pelouse interdite nous présentent modestement de gracieuses statues grecques (leurs pierres se

faisant réchauffées par notre humble soleil d'Europe), qui nous saluent à chaque tournant. Celle-ci, dont le regard pudique semble fuir celui de tous ceux qui la croisent et à côté de laquelle j'attends depuis quelques minutes, m'est la plus chère de toute.



Les lampadaires sont là également, fidèles à leur poste. Un peu de répit leur est cependant accordé avant qu'ils ne se mettent au travail ; la nuit ne tombe plus avant huit heures désormais.

On retrouve l'herbe verte fraîchement coupée et qui chatouille nos orteils, les élégants buissons aux mille et un parfums qui attirent une variété d'abeilles butineuses. On peut même observer le Bassin octogonal, plus loin, discret les jours où il fait plus mauvais, mais qui resplendit aujourd'hui. À son bord, les jeunes canes nourrissent leurs petits, puis se remettent à l'eau et repartent dans un même mouvement de pattes palmées.

Les idées reçues sur cette saison sont fondées. Tous semblent euphoriques à la venue du printemps et aux nobles sentiments qu'il amène avec lui. Les couples, tendrement enlacés et présents à tous les

croisements, parcourent les allées et semblent occulter tout ce qu'il y a autour d'eux.

On voit aussi les gens, assis sur les bancs qui profitent également du soleil, qui lisent ou se retrouvent entre amis ; ils laissent derrière eux le froid mortel et redécouvrent avec plaisir les joies de sortir. Les enfants qui s'amuse, crient et courent partout, mais sont couvés par le regard attentif de leur mère, qui s'assure qu'ils ne finissent pas le nez dans la terre ou les graviers. Ces fameux graviers, foulés sans interruption tout au long de la journée, et que je n'épargnais ni à leur âge, ni aujourd'hui.

Le vent passe sous mon chapeau rond, caresse mes cheveux et me murmure de doux sifflements aux oreilles. C'est au crissement sous ses semelles, par sa démarche si caractéristique que je l'ai senti approcher. J'ai relevé la tête, et un sourire a pris automatiquement place à la commissure de ma bouche. On ne s'est pratiquement jamais quitté ces derniers mois, mais c'est au retour de ce printemps si cher à mon cœur que j'ai eu l'impression de tout retrouver, comme au début, aux pieds de la statue intimidée. Je l'ai embrassé, pris par le bras, et notre candide promenade a commencé.

Tous les parcs se ressemblent, si l'on s'y attarde peu. Mais celui-ci est tout particulier. Il voit naître toutes les prémices de la vie, et de la nôtre également.

À l'arrivée des premiers rayons de soleil, la vie reprend son cours. On retrouve tout, mais aussitôt près de lui, j'oublie, ne valant pas mieux que les autres amoureux

VERPY Morgane (Musée Albert Khan |
Paris (1^{er} arr.), France Le jardin des Tuileries)



Les Djinns

Une ruine, le tombeau de Sidi Abou Is-hak en Algérie, dont il ne reste que quelques arches de pierres et une béance au-dessus de laquelle se penche le plus jeune des garçons. Une image en ruine, veinée par les fissures du verre, comme un écho matériel à l'arbre, sur la gauche, brûlé par le soleil. Un tombeau vide à explorer sous un ciel saturé. Mais les enfants ne sont pas si seuls que le laissent croire ces premières observations. Un homme adulte est assis derrière un pilier dont ne dépassent que ses jambes couvertes d'une sombre tunique. Un zoom, les yeux qui se plissent, et c'est un deuxième homme qui se dessine hors champ par la simple présence d'un pied qui entre

dans le cadre. Au milieu des zébrures du verre, se laissent également entrevoir une tunique à carreaux et, à sa gauche, une tête, peut être deux, floues, comme une apparition. Le tombeau n'est pas vide.



Je ne crois pas aux fantômes. L'histoire de la dame blanche qui apparaît la nuit devant les voitures causant des accidents, m'a terrifiée enfant. Quand mes parents, revenant d'un dîner chez des amis, roulaient de nuit, après nous avoir réveillées de notre somnolence sur le canapé, sorties de la chaleur des couvertures, puis assises dans l'habitable froid et humide qui nous

séparaient de nos lits, dans un demi-sommeil, elle m'apparaissait. Mais, je ne crois plus aux fantômes. L'amie de ma mère est persuadée que, dans une vie antérieure, elle était un croisé. C'est pour cela qu'elle dort mal la nuit. Elle a vu trop de morts au Moyen-Âge. On ne voit pas les morts et je ne crois pas aux fantômes. On ne croit que ce qu'on voit disait Jean, Matthieu, à moins que ce soit Thomas. Dans cette image, il y a ce qu'on a vu, ce que l'on voit ensuite, ce dont on devine la présence et ce que l'on croit voir. Mais je ne crois pas aux fantômes même si l'image me les laisse voir.

(...) Les Djinnns funèbres,

Fils du trépas,

Dans les ténèbres

Pressent leurs pas ;

Leur essaim gronde :

Ainsi, profonde,

Murmure une onde

Qu'on ne voit pas. (...)

« Les Djinnns », Victor Hugo

Le tombeau béant, la trouée de l'arche,
et ce petit triangle, un éclat, une percée de
vert tendre venue d'un second plan. Une

image faite d'échappées vers une autre dimension que l'on ne voit que si on lui prête suffisamment d'attention. Une autochrome grâce à laquelle surgissent deux enfants, un homme assis, un pied, une chemise à carreaux et un Djinn bicéphale à un pied. La photographie comme art des fantômes, ce n'est pas moi qui le dit, mais Roland ou Jacques à moins que ce soit Hervé.

L'autochrome nous laisse voir le tombeau de Sidi Abou Ishak en Algérie en 1910, 1909, ou 1911, ce n'est pas clair dans l'archive du Musée, mais ça ne change rien. Avant ces dates, en 1896, Wilhelm Röntgen découvre les rayons X.

Et encore avant, en 1595, l'opticien hollandais Hans Janssen et son fils Zacharia fabriquent le premier microscope. Grâce à ces techniques peuvent apparaître à notre regard ce qui était jusque-là invisible à l'œil nu : les bactéries, des os sous nos peaux, deux enfants, un homme assis, un pied, une chemise à carreaux, autant de corps morts depuis longtemps, mais aussi cette forme à deux têtes et un pied.

Tomassine Meyer est chercheuse au Paul Scherrer Institute à Villigen en Suisse. Elle appartient au Neutron Optics and Scientific Computing Group. Le 4 juin 2027, à la faveur d'une expérience pour perfectionner un nouvel objectif à ouverture numérique haute résolution, elle

découvre sur son écran de contrôle une forme opaque, longiligne, qui n'apparaissait pas dans les versions précédentes. Les membres de l'équipe, après plusieurs cycles de vérifications, constatent qu'il ne s'agit ni d'un bogue dans le code informatique, ni d'une erreur dans l'équation du disque d'Airy. Le moniteur de contrôle ne rapporte aucun problème. Le physicien cantique allemand Olaf Erbach-Schönberg est alors convoqué qui constate que les signaux captés par l'objectif conçu par Meyer, sont en capacité de déceler une toute nouvelle dimension de la matière, concaténation de la somme n des rayonnements cosmiques qui se soustraient alors à la relativité. À ce stade, personne ne peut encore expliquer comment

cette captation est rendue possible, mais force est de constater que l'objectif fonctionne. Huit mois de réglages et d'expérimentations plus tard, le premier Geistviewer est produit, l'appareil est trop lourd, demande une quantité d'énergie ahurissante mais propose les images inédites de ces présences passées dont la lumière continue de rayonner actuellement. Pas vraiment des revenants, mais des auras, désormais accessibles à notre regard. Je ne crois toujours pas aux fantômes mais je peux voir l'image d'êtres disparus

QUILET Anaïs (Musée Albert Khan | Environs de Tlemcen, Algérie Ruines du tombeau de Sidi Abou Ishak)



Grand pont de pierre

Grand pont de pierre, au centre du paysage. Devant toi se trouve du sable avec de l'eau qui reflète déjà le paysage. A ta droite un gros buisson vert qui vient t'habiller. À travers toi, on aperçoit un rivage de cailloux pour accueillir une petite maison blanche. Elle possède deux fenêtres, un balcon, une petite porte rouge ainsi que des petites plantations accrochées à son mur. Un toit, des rochers, un muret, en pierre tout comme toi. On peut voir la mer très calme, sans aucune vague à l'horizon. D'ailleurs tout ce qui se trouve autour de toi est sans vie, sans mouvement, c'est une pause dans le temps.

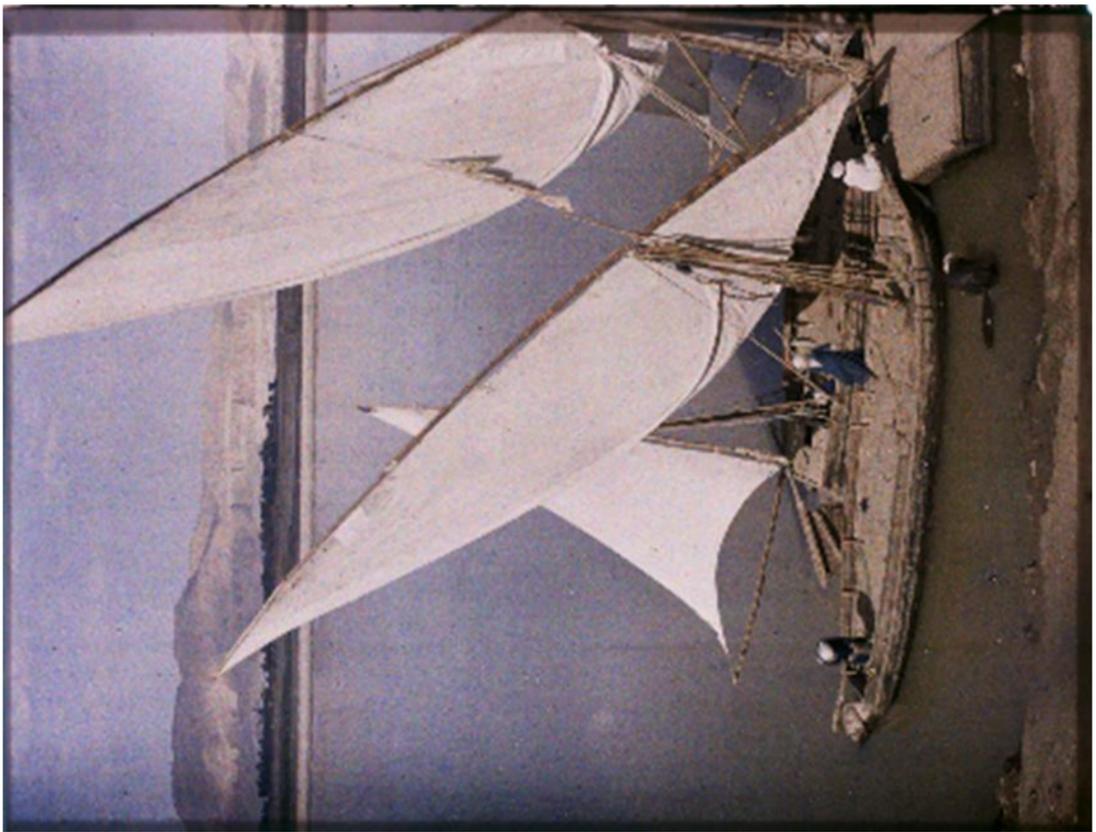
Cette pause dans le temps, c'est ce que cette jeune femme recherchait. Elle était épuisée par son travail ainsi que de l'angoisse quotidienne que lui procure la grande ville. Elle décida d'aller passer ses vacances en Grèce, et en se promenant sur les bords de mer elle tomba face à toi grand pont de pierre. En te voyant elle ressentit un sentiment de solitude et de paix qu'elle recherchait depuis de nombreuses années, ce sentiment qu'elle pensait avoir perdu. En s'approchant un peu plus de toi, elle vit ton reflet et celui du paysage dans une petite flaque d'eau et en regardant de plus près c'est son reflet qu'elle aperçut. Ce n'est pas



vraiment le sien qui était dans l'eau mais plutôt celui de la petite fille qu'elle était. Cette petite fille qui était insouciante, au sourire sincère et au rire joyeux. Ce paysage que tu protèges grand pont de pierre, lui rappelle le village en bord de mer dans lequel elle a grandi. Ce village qu'elle aimait tant, qu'elle n'a jamais voulu quitter mais qu'elle a fini par laisser sans jamais y retourner. Elle décida donc de s'aventurer derrière toi, pour voir cette petite maison de plus prêt et à sa grande surprise personne n'habitait là, la maison était déserte. Elle contempla le paysage, la mer, sans mouvement, pendant de nombreuses heures à se remémorer les souvenirs de son enfance, avant de se décider à partir.

Elle te regarda une dernière fois, et elle eut l'impression que tu lui parlais pour lui dire de ne pas partir. « Je reviendrai, je ne te laisserai pas comme j'ai pu le faire, je reviendrai te voir, grand pont de pierre ».

VELET Océane (Musée Albert Khan |
Mont Athos, Le monastère d'Esphigmenou, Grèce)



Depuis les bords du Nil

Depuis les bords du Nil, trois voiles et trois hommes. L'eau s'étend dans un calme plat, dans un dégradé allant du bleu pastel jusqu'au gris cendré à mesure que l'on s'approche du rivage. Le bleu de l'eau est semblable à celui du ciel. Les grandes voiles blanches, dressées comme des ailes d'hirondelles, s'entrecroisent sur ce fond bleuté. Elles ne sont pas larges mais elles sont longues et courbées. Amarrée au ponton, la felouque flotte dans l'eau grise du quai. Depuis les bords du Nil, au loin, la liberté. Ce sentiment que j'ai toujours, près des immensités scintillantes sous le soleil. Près des rivages, près de la mer, près des lacs, je me sens exister. Depuis les bords du Nil,

j'avais cette impression de déjà-vu, une impression incongrue, venue de nulle part, enfin pas tout à fait. Cela venait de moi. J'étais, d'une manière que je ne comprenais pas encore, rattachée à ces bateaux-hirondelles sans savoir pourquoi. Cette vision de felouque qui flottait sur le quai : c'était comme un tableau. Il manquait seulement le cadre doré pour l'encadrer. Je veillais à ne pas bouger ni les yeux, ni la tête. Je me concentrais pour ne pas laisser le vent me faire vaciller, et me faire perdre à jamais. L'équilibre parfait qui, à cet instant, s'était installé. Un équilibre entre le



monde, le Nil, et moi. Le temps s'était arrêté. Je me sentais irrémédiablement liée à ce paysage, à cette image qui s'était créée devant mes yeux. Elle me ramenait à quelque chose que j'avais en moi, quelque chose que je n'identifiais pas encore mais qui m'apaisait. Je sentais la sérénité se frayer un chemin dans tout mon corps, jusqu'au bout de mes doigts. Je gravais ce tableau dans ma mémoire au millimètre près, puis je me résolus enfin à bouger et à prendre mon appareil photo pour immortaliser ce moment. Je voulais pouvoir garder à jamais ce tableau. Je me reconfortais face à l'inévitable fin de cette image dans ma réalité, qui dès lors que j'avais quitté son mouvement, ne serait plus jamais comme avant. Je me disais que l'image que

j'avais capturé dans mon appareil servirait seulement à ramener du fond de ma mémoire, cette vision que j'y avais ancré. Je saurai désormais que l'équilibre que j'avais immortalisé était d'une puissance inespérée, puissance que je garderai à jamais dans ma tête. Je prie alors ma caméra, puis je me rassais sur mon rocher. Je ferme les yeux pour graver cette douceur dans ma mémoire avant qu'elle ne s'évapore comme l'eau sous la chaleur du Nil. Je réouvris les yeux, surprise de constater à quel point cette douceur m'était familière. Soudain, le lien se fit. J'étais ramenée quelques années auparavant, au Nord-Est du Minnesota, sur le rivage du Lac Supérieur, sur ses plages de galets couleur rouille, ses sapins verdoyants et

ses rochers gris cendré que la mousse orange venait colorer par petites touches timides. Je me retrouvais à nouveau là, assise sur mon rocher, je revoyais passer ce bateau, ce grand voilier aux voiles majestueuses et gonflées, tout droit sorti d'une histoire de conte de fée, d'un pays imaginaire. Je le voyais à nouveau me dépasser, filer sur l'eau et sortir de la baie comme prêt à s'envoler. De la même façon, le temps s'était figé. De la même façon, je m'étais concentrée pour graver cette image dans ma mémoire, cette vision de liberté qui m'avait apporté de la douceur et surtout une imperturbable sérénité. Les cheveux flottants, le vent caressant mon visage ; je contemplais avec envie ce voilier qui partait à la découverte du bout du

monde. J'avais ressenti le même besoin de capturer cette image avec mon appareil photo, et la même frustration face à l'obligation du mouvement qui me faisait quitter un instant la liberté nouvelle que j'étais en train de savourer. Ces deux souvenirs étaient désormais liés à jamais par la même sensation de paix, la même magie qui m'avait enveloppée. Je revins en Égypte, où depuis les bords du Nil, je contemplais toujours cette sensation de liberté paisible. Je réalisais alors, que ce qui séparerait fondamentalement ces deux souvenirs, c'était la possibilité de monter à bord. Cette fois, je pourrai être sur ce bateau prêt à s'envoler. Je ferai inéluctablement partie du voyage, je pourrai filer vers l'aventure sur les eaux paisibles du Nil. En contre

bas, Soan me faisait signe de venir le rejoindre sur la felouque qui s'appêtait à partir. Je jetais un dernier regard sur l'étendue bleutée, sur l'horizon que ne se finit jamais, sur le croisement de l'eau, du ciel et des voiles blanches et nacrées.

GONDARD Lou (Musée Albert Khan |
Louqsor, Egypte, Afrique Bateaux au
bord du Nil)



Voyage à la craie

Neuvième station de La Via Dolorosa, Jérusalem. Extérieur jour. Arrêt sur image, effet de sur cadrage puis... Entrée dans la fiction.

Les aspérités du sol rendent le couloir de pierres pur, authentique, invisible. Les reflets du soleil sur ces pavés lui offrent une transparence divine. Pourtant, un L d'ombre se dessine sur le sol à cause du mur et de l'arche par laquelle j'arrive. De la craie blanche a décalqué les lignes de ma main lorsque je les ai caressés.

Le symbole christique touche le ciel azur illustrant l'omniscience, la magnificence. Il surplombe ce paysage que j'imagine tout aussi minimaliste, épuré. Du blanc, du bleu, une pointe de noir qui attire mon regard. Le point de fuite ; un rectangle sombre énigmatique. Il semble sans fond, prêt à accueillir

l'immensité. Serait-il le chemin vers l'Absolu ?

Pour le moment, protégée par la voute, je n'ai pas encore fait mon entrée dans l'univers diégétique. J'entends néanmoins le point blanc crier mon nom. Le Saint-Sépulcre domine entièrement l'espace par sa hauteur et sa grandeur. Mais je reste là ; dans le dernier couloir extérieur du chemin de croix.

A mes côtés, des femmes suivent des enfants qui chantent. L'odeur des croix-de-Jérusalem embaume cet univers mystique. Je respire.

Une pesanteur que je ne peux identifier broie mapoitrine. Une présence ineffable est là. Elle me donne le sentiment que je suis chez



elle. Moi, aux jambes nues recouvertes de mo-
noï. Moi, à la robe jaune légère comme le vent.
Je suis prête à m'envoler.

Étonnement, ici, j'apprécie le bruit. Il me
berce, il me prend dans ses bras. Il me pousse
à embrasser l'entièreté de ses tonalités, de ses
mesures. Je marche frénétiquement sur le
rythme de cet ostinato. Je sens que mes cuisses
transpirantes se frottent entre elles. Mais la
douleur est agréable, appropriée.

Insignifiante comme un grain de sable au
cœur du désert d'Arabie, je marche sans m'ar-
rêter. Mon sac à dos est lourd et je sens que ses
sangles sculptent des lanières dans ma peau.
Le soleil frappe de tous ses rayons sur ma tête
brune. Une larme de transpiration floute ma
vision et brûle ma rétine. Désorientée comme
Meursault, je continue. Inarrêtable dans ma
quête, je marche. Confiante dans mon destin,

Je surprends ce bâtiment en train de m'obser-
ver. Apaisée par Lui, je respire.

« Les Hommes sont devenus si forts avec
le feu » ; le goût de l'Absolu probablement.

Plongée dans ma rêverie, je ne me suis pas
aperçue que le soleil avait disparu pour laisser
place à un ciel noir signe de mauvais présage.
Au sol, les feuilles caduques du Magnolia
s'agitent comme des petits tourbillons. Il est
temps pour moi de m'enfuir, de chercher un
abri. Les grognements du ciel se font de plus
en plus insistants comme s'il m'informait
qu'il n'allait pas pouvoir retarder l'échéance
plus longtemps.

Mais je reste immobile.

Impossible de détacher le regard de ce bâti-
ment de pierres ; résistant, fort, imperturbable.

Comme après avoir lorgné Méduse, mes jambes se pétrifient, ma poitrine se bloque, mon cœur s'arrête. Je suis désormais incapable de me mouvoir ou même de détourner le regard. Une, puis deux, puis mille ; Les gouttes de pluie me désensorcellent.

Je prends une grande inspiration et me mets à courir. Le jaune de ma robe n'est plus qu'une fine couche de tulle inutile. Je profite de l'auvent d'une porte pour sortir un long manteau qui rendait mon sac très lourd mais qui se trouve salutaire.

La ville est absolument déserte. Je suis seule dans ce lieu qui porte en lui une si grande histoire, une si belle histoire.

Malgré le ciel sombre, le paysage garde l'aspect d'un dessin à la craie.

BAIUTTI Méline (Musée Albert Khan |
Jérusalem, Palestine vue du Saint Sé-
pulcre depuis la neuvième station de la
Via Dolorosa)



Constantinople entre deux rives

Un navire parmi les autres s'engouffre dans un passage étroit qui mène à un et même fleuve. Les vents commencent à gagner en intensité jusqu'à faire chanter les mats. Les cours d'eau tels de fins faisceaux s'ouvrent sur une grande cavité donnant sur la ville. Les battements de la foule lorsque l'on s'approche du quai commencent à se faire ressentir. Le navire s'étale et plonge ses vergues dans le port. Le faisceau grisâtre, quelque peu de temps avant, s'illustre maintenant par de grands bâtiments. L'écho sonore chante le bruit des foules couleur ocre et les longues avenues laissent entrevoir l'ancre de la capitale. Les dômes de bakélites brillent

parmi les nuages. Et c'est ainsi que la ville s'ouvre devant soi.



Ils sont le dernier rempart avant l'Occident, nous sommes les ennemis aux pieds de la ville entourée d'eau et de pierres, soi-disant imprenable. Le siège dure des jours mais finira-t-il en vain ? Les marchands s'attèlent à faire des réserves. Les rues s'agitent. La fourmière est attaquée. Cette fois-ci ils ont bien raison de s'inquiéter. Par des milliers de fois, ils ont tenu. Par des milliers de fois, ils ont résisté. Par des milliers de fois, ils nous ont repoussé. Mais nous ne sommes plus en dehors mais au sein de la cité. Les murs

ne peuvent une nouvelle fois conspuer les voix extérieures tout en sachant écouter ses voix intérieures. Alors la ville change de couleur et le pire qui était annoncé n'est en fait qu'un renouvellement nécessaire.

Moi je n'ai rien à faire de cette Histoire. Assis sur mon scooter, j'arpente les rues et les boulevards. Je me mélange entre ces feux, ces immeubles, ces jardins. On s'y sent bien, l'ambiance est animée et le ciel d'une clarté luisante. Les nuages se voient partir au galop par le vent qui les pourchasse. Tout se confond dans une aquarelle qui semble avoir été peinte par des centaines de pinceaux différents. La Corne d'or, comme on l'appelle, est pour

moi la plus belle partie de l'estuaire à Istanbul. Une ria ravissante et homérique. Parfois un groupe de musique vient s'ajouter aux festivités. Les arabesques et les clochers s'y confondent et rappellent toutes les personnes qui ont vécu entre ces murs.

J'ai tout à faire de cette Histoire. Et c'est lorsque je sors le soir que me reviennent toutes ces pensées. La mélancolie sert d'étincelle aux réminiscences de l'esprit. J'imagine parfois avoir vécu aussi longtemps qu'une statue bicentenaire érigée dans le jardin d'à côté. Puis ces mémoires disparaissent et je continue ma route. Les vagues s'écrasent sur les rochers et un air

iodé crée une succinote sensation de fraîcheur. La fraîcheur des soirs d'été, j'arrive alors en me faufile sous les arcs avant de trouver ceux qui m'attendent et qui font maintenant aussi partie de l'Histoire, de mon histoire.

HERRON Louis (Musée Albert Khan | Constantinople (actuelle Istanbul), Turquie La Corne d'Or, depuis le cimetière d'Eyüp (au Nord, sur la rive droite)



Bahareh

C'est un petit bout de pièce qui, à la façon d'un péristyle antique, s'ouvre sur l'extérieur ; une terrasse en alcôve. Tel les portes d'un royaume, le large porche panoramique nous plonge immédiatement dans l'ouverture du jardin, éblouie de lumière. Un arbre biscomu se profile dans l'encadrement comme s'il se pliait pour saluer ceux du dedans, ces fleurs d'un doux rose chair finement ballotées par le vent ; posé sur son tronc à l'embouchure de ses branches, un vase céramique oriental. Et l'on entend le bruissement des feuillages des saules pleureurs aux reflets dorés.

C'est le spectacle de cette nature éthérée dans cette bâtisse de colonnades, et murs

ocre au parfum suranné qui me fait replonger dans un autre souvenir, mon havre de paix, chez Manina. Jardin enfoui et secret comme celui-ci ; l'intérieur d'un riche monde qu'on ne peut deviner au-delà du feuillu portique en bois qui nous amène dans son antre ; le tunnel d'une nature enivrante qui saisit immédiatement. Je me remémore ces soirées d'été, sous la lumière diffuse du crépuscule, sur sa terrasse cuivre, ensevelie à l'abri sous les ombrages. Je l'observe elle, ici le temps est intouché.



Imagine-toi des rires dans cette demeure de la renaissance sur les terres verdoyantes des sommets afghans, des enfants aux cheveux noirs ébène s'amuse à traverser en courant le péristyle pour atteindre la cour du jardin en contrebas. Il y a de cela dix décennies rien de ce palais n'existait. Afshin avait regardé pensivement du haut de la montagne qu'il avait gravie seul, la courbe de la vallée descendante, il en fut certain ce serait l'endroit où il s'établirait. De cette pensée fugace naquit une somptueuse demeure. Ce fut, pour faire plaisir à sa fille Bahareh, de dix ans qu'il choisit de construire ce patio à la mode italienne dans lequel elle pourrait se réfugier à son aise. Tous les jours, Afshin

sur sa chaise en bois posée à côté de la colonnade blanche, observait Bahareh espiègle et pétillante qui s'évertuait à oublier les massacres de la guerre dans la flore verdissante du jardin. C'était une promesse, le palais serait un temple de paix. Mais les tensions extérieures revinrent, menaçant même la paisible existence de leur retraite. Une nuit, la vie d'Afshin fut de nouveau brisée et le sang se répandit entre les murs du palais. Bahareh se précipitait vers le patio, mais, à l'entente des cris de plus en plus proches, elle fit demi-tour loin du jardin, aucune goutte de sang ne devait couler en cet endroit, il ne fallait pas qu'il devienne affreux. Lorsque son père qui suivait l'assaillant au talon, la vit faire demi-tour, il comprit

alors dans le regard de sa fille, tuée sous ses yeux, la résolution ferme qui l'habitait.

Eperdu de douleur, il cria par trois fois dans ce silence déchirant son nom : Bahareh, fille qui apporte le printemps. Dans son deuil, Afshin façonna un petit vase dans le creux duquel il chuchota ses espoirs, il ensevelit les cendres de Bahareh au fond d'un trou dans lequel il planta une graine, à côté duquel il déposa le vase. Il se répandit bientôt par la suite dans toutes les terres afghanes que Bahareh était devenue arbre, qui se dandinait librement dans le jardin perpétuellement ébloui de soleil. Aujourd'hui vieille femme avec son tronc courbé, Bahareh assure toujours la prospérité de ce jardin intouché,

avec son vase sur le flanc, gardien des désirs de son père qui la maintint en vie.

KUONI Diane (Musée Albert Khan | Paghman, Afghanistan dans le Jardin du Palais royal (Bâlâ Bâgh, « jardin d'en haut »), vue sur le jardin privé depuis la terrasse couverte du pavillon)



« Je plisse mes yeux, le regard fixe sur le paysage. »

Je plisse mes yeux, le regard fixe sur le paysage. Mon regard essaie de traîner sur les détails mais les images perdent leurs contours nets.

Une bande grise au-dessus d'une bande verte. Du bas, des branches percent la frontière entre les deux. De la vapeur étouffante, apparaissent lentement deux taches grises. Perspective cambodgienne. Ce sont les corps disproportionnés de deux éléphants aux pattes invisibles. Des êtres humains se dessinent sur leur dos, ce ne sont que

d'autres taches de couleur brune. Ils semblent flotter sur l'étendue verte.



Les lignes horizontales du cadre ralentissent le regard, tout à coup le reflet lucide du ciel amorce un rythme cadencé. L'eau, les pattes dans l'eau, le mouvement de la trompe, les garçons suivant l'ondulation des pachydermes. Ils se laissent guider, l'air imperturbable, comme fusionnés au corps de l'éléphant. Depuis combien de temps marchent-ils ? Le soleil est déjà très bas sur l'horizon.

De plus en plus mes semblables, moi qui suis désormais une tâche grise au milieu du vert des feuilles mouillées. Les garçons me regardent. La photo impose le silence, aucune question, aucun discours entre eux, seulement le clapotis des pattes dans l'eau remplit l'air étouffante. Et je flotte, mes jambes immobiles, ma tête ailleurs, mes pensées invisibles plongées dans un fluide transparent.

ARECCO Elisa (Musée Albert Khan | Province de Siem Reap, Cambodge, Indochine Deux éléphants, transportant un homme et des enfants, dans un marais)



Le Temple

Trois jours.

Voilà trois jours qu'il est arrivé au Japon. Il avait entendu parler de ce lieu de culte bouddhiste connu pour sa sculpture de pierre imposante. Le soleil tape, le vent soulève doucement les feuilles comme pour lui indiquer le chemin. Arrivé à destination, il brandit son appareil photo afin de capturer l'essence du lieu. Il ne s'attarde pas vraiment entre chaque prise mais cette fois-ci c'est différent, cette fois-ci une l'interpelle. Ce n'est pas la photo la plus précise ou bien la plus nette, mais c'est la plus communicante. Il commence

alors à l'analyser. Le temple de Kasagi-dera ou ce que l'on peut en apercevoir sur la photo, est un lieu dans lequel la nature est omniprésente.



Au centre de l'image, des imposants rochers recouvrent le sol et des arbres de toutes tailles y sont parsemés. Au premier plan, sur la droite de l'image, on peut apercevoir une partie d'un temple bouddhiste. Il semble archaïque, des écriteaux japonais recouvrent ses piliers de bois. La perspective de l'image accroît la petitesse du temple qui disparaît dans un décor

verdoyant. L'arrière-plan de la photographie est sombre, un peu flou. On peine à deviner la pierre et à identifier ce qui est au centre de la photographie. Il s'agit d'une sculpture, taillée plutôt grossièrement dans la pierre. Ça importe peu. Elle couronne les lieux en dominant le temple, noyau d'une nature vivante. Les arbres masquent la montagne comme pour la protéger, la dissimuler dans une armure. Le soleil vient éclairer les végétaux tandis que la création de l'homme reste dans l'ombre, comme un chalet perdu au milieu de la montagne, un abri construit au milieu de la nature sauvage.

Une photo qui paraît, au premier abord, pudique. Le temple est à peine visible et entouré d'amas de végétaux. En réalité, on n'aperçoit qu'une infime partie de ce que représente réellement cette image. Elle incarne des souvenirs, témoins d'un lieu de retrouvaille. Retrouvaille entre l'humain et le sacré. Ce lieu, il est planté là, au sommet. L'atteindre serait la fin du pèlerinage. Un moment capturé qui a existé une seconde mais qui restera figé sur cette photographie à jamais. Une parmi tant d'autres dans cette pellicule usée et surchargée. Une expédition à la découverte de ce qui est

masqué, voilé derrière une nature sauvage restée à certains endroits intacts. L'humain est apparu, il a évolué, créé, bâti. Il a cherché à construire pour devenir, demeurer, vénérer. Il a laissé çà et là des fragments de son histoire, des lieux sacrés et saints qui ont appris à cohabiter avec la nature

GRATTEPANCHE Iris (Musée Albert Khan | Environs de Kasagi, environs de Nara, Japon Temple Kasagi-dera (ou Kasagi-ji) : ancien Bouddha sculpté (seki-butsu)

REMERCIEMENTS

Nous tenons d'abord à remercier nos enseignantes, Mesdames GUILLET Anaïs (Directrice du département de Lettres de l'Université Savoie-Mont-Blanc) et PETY Dominique (professeure de littérature française), pour nous avoir permis d'expérimenter l'Atelier d'écriture et de voir naître ce Projet éditorial. Merci également à Madame GAUDY Héléne (écrivaine française) de nous avoir assisté.e.s et conseillé.e.s durant cet atelier. Grâce à elle, nous avons pu étoffer nos compétences rédactionnelles et pousser notre imaginaire hors de ses limites. Enfin, merci à nos camarades de Lettres Modernes pour leur implication, leur imagination débordante et ces textes au contenu remarquable avec lesquels nous avons pu concevoir ce recueil.

AVENTURES AU BOUT DU MONDE

Ce recueil est composé de dix textes liés à la thématique du voyage. Les écrits sont basés sur des photographies choisies sur le site d'Albert Kahn. De l'Angleterre au Japon, ils nous permettent de courir le monde, de voyager de continent en continent. Laissez vous transporter par des cartes postales aux destinations variées et inoubliables. Une impression de vagabonder tout en restant sur place avec le folklore de l'Algérie, la splendeur de la Grèce ou encore l'authenticité de la Palestine.

Réalisé à Chambéry par la classe de deuxième année de Lettres Modernes, ce recueil contient les textes de Letourneur Jennifer, Verpy Morgane, Guilet Anaïs, Baurtti Méline, Heron Louis, Gontard Lou, Vellet Océane, Kuoni Diane, Arecco Elisa, Grattepanche Iris.



XXE



1234567890